

**Véronique Peste**  
**Le charme d'Orphée**

Aragon se chante comme on respire, mais ce fut d'abord le souffle coupé que j'ai tenu dans mes mains, à 15 ans, debout au milieu de la librairie, *Le Nouveau Crève-cœur* et *Le Roman inachevé*. Pourquoi avais-je pris ces deux livres ? Peut-être avais-je entendu Ferré, Ferrat, Ogeret ? J'aimais la chanson, toute entière. De ce jour j'ai appartenu à celle-ci : la chanson littéraire, celle qu'on dit exigeante...

Pour *La comptine du quai aux fleurs* une valse, pour *La complainte de Pablo Neruda* un oratorio, pour *Pierres* un air de rien... À 23 ans j'avais fini de mettre en musique Aragon, fait allégeance à mes aînés, honoré de mon mieux la belle tradition des auteurs-compositeurs qui s'emparent d'un grand texte irrésistible pour se le mettre en bouche. Et je me consacrai à des poètes moins connu(e)s, moins chanté(e)s, à chacun sa militance.

Mais il suffit, des années plus tard, que Jean-Claude Barenès me propose de participer à la création du « *Caf' Conf' Aragon* » pour que, feuilletant mes vieux recueils, *Vise un peu cette folle* me jette au piano pour y pleurer ma vie. Là où Léonardi avait tiré de ce poème une valse foraine et sarcastique (*La folle*, que je ne connaissais pas), je fis l'aveu d'une marche grave et désolée...

Puis Bernard Vasseur me tendit les sidérants *Zadjal* du *Fou d'Elsa*. Celui de *L'avenir* méritait un gospel plein de swing et d'énergie. Un tango oriental et romantique me servit de chameau pour passer la porte de *Bâb Al-Bounoûd* jusqu'à son dimanche – autrement dit jusqu'à une société de tolérance et d'amour (la Grenade arabo-andalouse, le « dimanche de la vie ») – en cela je me retrouvais encore à l'opposé de Léonardi qui avait favorisé dans ce long poème le magnifique « Je proteste ».

Pour finir, *Aux prunes*, un poème surréaliste dédié à Benjamin Péret vint alléger le *Caf' Conf'* d'un petit blues de jeune homme.

Les poèmes d'Aragon se chantent d'eux-mêmes. Mais faire une chanson à partir de l'un deux suppose un point de vue. C'est le compositeur qui définit le territoire, choisit les strophes, impose le rythme, revisite la géographie et réinvente l'histoire.

L'interprète, alors, dit le temps qu'il fait, en peint les couleurs dans toutes leurs nuances possible.

La palette d'Aragon contient toutes les teintes. Rien n'est simple, rien n'est primaire. Tout est composé dans la pâte humaine.

Des pétales de joie peuvent tournoyer sur le *Quai aux fleurs* aussi bien qu'y faire tomber tous les pauvres gens morts pour la France.

La vie de *Neruda* marie la politique du nombre à la poétique d'un seul.

*Pierres* ricoche de tant d'associations d'idées, de sons et d'images qu'un simple mouvement du poignet suffit à faire comprendre à l'auditeur comment Aragon écrivait, la lourdeur de sa peine et la grâce de sa légèreté. *Les pierres n'ont peur que de nous* : je n'ai jamais su comment chanter cette phrase. Chaque soir en décide, sur le vif. Un sourire suscitera l'ironie, un autre le fatalisme, un effroi l'effroi... ou l'incompréhension.

*Vise un peu cette folle* et le *Zadjal* de Grenade, litanies des maux de l'homme dans son temps, peuvent se lever comme des chants d'espoir et de consolation si on les laisse finir.

Les dérives surréalistes adressées à *Benjamin* semblent tomber sous le sens, une fois réglées à la grille du blues et à l'évidence de son phrasé.

Par contre je ne sais pas si j'ai réussi la mise en musique du *Zadjal* de *l'avenir* car j'entends souvent dire que ce poème est difficile à comprendre. Alors à qui la faute ? Au poète, à la compositrice ou à l'interprète ?

Je m'en arrange chaque soir, sur le vif, persuadée que la joie que je ressens à le chanter véhicule son « esprit » directement à la conscience, à la confiance de l'auditeur.

Et je pense à Louis Jouvet devant des spectateurs qui regrettaient ne pas avoir compris sa dernière pièce d'Anouilh. « *Ne vous inquiétez pas. Nous vous l'avons donnée. Demandez vous simplement au réveil, demain matin, comment vous vous sentez.* » Puis, pour lui-même : « *Un texte est d'abord une respiration. L'art de l'interprète est de vouloir s'égalier au poète par un simulacre respiratoire qui, par instant, s'identifie au souffle créateur. (...) Le spectateur entend alors ce vers, non plus dans un sens immédiat mais dans la puissance de sa création. L'âme du spectateur s'élève, transportée au-dessus d'elle-même et se remplit d'une espèce de joie orgueilleuse comme si elle avait produit ce qu'elle vient d'entendre.* »<sup>1</sup>

Exigence ? Mais non : cadeau... Le souffle d'Orphée.

**Véronique Pestel**

Site internet <http://veronique.pestel.free.fr/>

Disque du spectacle « *Caf' Conf' Aragon* » avec Magali Herbinger et Bernard Vasseur, à paraître en février 2013 aux Productions Jean-Claude Barents

Vidéo de « La complainte de Pablo Neruda » sur <http://www.youtube.com/watch?v=pzmhA04axQk>

**1** *Prestige et perspectives du théâtre français* p. 52-54 Gallimard